4448

PARIS et ORLÉANS, 31 Mai 1924

Les camarades adresseront tout ce qui concerne *l'en dehors* à E. ARMAND 22, cité St-Joseph, ORLÉANS

l'en dehors

25 cent. 30 cent. *pour l'extérieur*

bi-mensuel

3e ANNÉE, n° 36

Correspondance internationale : allemand, anglais, danois, espagnol, esperanto, flamand, hollandais, ido, italien, portugais, roumain.

ABONNEMENTS ordinaires... Un an : 6 fr. — Extérieur : 8 fr.
Abonnements de propagande à 4 exemplaires de chaque numéro — 18 fr. — — 24 fr.
Tout exemplaire d'une date antérieure au n° courant : 0 fr. 35
Changement d'adresse : Joindre 0 fr. 50 à l'envoi de l'adresse nouvelle

La périodicité régulière n'est pas garantie, car elle dépend des fonds disponibles. Il ne sera donné suite à aucune réclamation concernant les manuscrits non sollicités et non publiés, ou insérés avec corrections, n'importe la provenance. On retournera cependant ceux accompagnés d'un timbre.

L'éducation sexuelle

Je n'eusse pas cru, vraiment, que l'*Education sexuelle* pût être mise en question. Qu'il y ait des gens de bonne foi pour s'inscrire contre une telle idée apparaît d'un comique fastueux. Faut-il apprendre à lire? Faut-il apprendre à marcher? On me dira, en effet, que des esprits voient l'analphabétisme comme la contingence qui signe les grandes civilisations. Quant à marcher ou manger, on apprend seul. Faut-il apprendre à parler?

Le phénomène sexuel participe du langage, des fonctions organiques et de la métaphysique la plus transcendante. Comme le premier, il est à la base de toutes civilisations et les conditionne; comme les secondes, il est pour partie indépendant de la conscience et du vouloir, comme l'ultime, il constitue une interprétation du cosmos.

En tant, évidemment, que fonction organique, la sexualité vient à ses fins sans apprentissage, ou à peu près. Mais pour autant qu'il s'apparente au langage en ce qu'il cohère les humains en groupes, le fait sexuel réclame une éducation, tant des reflexes que de la pensée et de ses modes d'expression sexuels. Métaphysiquement, le sexe seul peut donner à l'être l'idée de causalité et de prolongation dans la durée, en même temps qu'il renforce et ordonne le sentiment du moi pensant. Mieux que par l'axiome de Descartes, fallacieux à divers égards : *Cogito, ergo sum*, l'idée d'existence se pourrait délimiter par : *Etant un sexe, je suis un être.* Je n'en veux pour preuve que la conception moderne d'un « milieu pensant », dont le moi ne serait qu'un système polarisateur. Le sexe ici dépasse en individuation absolue le *cogito* cartésien.

Faut-il, ceci dit, soumettre les enfants à une *éducation sexuelle?*

De toute certitude, il faut soumettre la bête-homme à une éducation de tous ses instincts et fonctions organiques éducables. C'est en cela que la bête s'efface et que l'homme naît. Boire sans lapper, manger sans mordre et déchiqueter la masse, sont, par exemple, les fruits de l'éducation. L'importance de l'usage des organes sexuels entraîne donc, si nous voulons que l'être humain soit sexuellement autre chose qu'un animal, une éducation convenable. Il faut noter que pour raisonner jusqu'ici, je n'ai aucunement à tenir compte de l'Amour, non plus que ses finalités : plaisir ou génération. J'envisage le problème sous sa forme la plus simplifiée. Si, par conséquent, on admettait qu'il faille enseigner à boire, manger, s'assoir, parler, saluer et se moucher, mais non point **cela**, c'est que l'éducation sexuelle aurait des inconvénients énormes, et qu'en tout état de cause — car même avec des inconvénients, il faut bien en venir à l'acte — la spontanéité naturelle suffirait à réaliser parfaitement les buts dont les sexes sont les moyens nécessaires et suffisants. Je verrai tout à l'heure ce qu'il en est des inconvénients et de la science sexuelle innée.

Je ne pense pas qu'on puisse mettre en doute la nécessité d'une famille comme cellule sociale. Sans famille, pas d'Etat. Notez bien que je ne préjuge pas l'indissolubilité ou le côté provisoire de la forme familiale type. Ce sont questions à part. Je dis *famille*, ce qui veut dire liens sexuels créant par filiation des liens dits de sang.

Faut-il laisser au caprice individuel le soin de résoudre les problèmes posés par les liens sexuels? Ce serait admettre chez l'homme une perfection inattendue dans les rapports du comportement génital et de la pensée. Il se peut que le sauvage, homme ou femme, possède ce que je nommerai un « écart d'accommodement » qui permette de pallier les méfaits de l'inéducation sexuelle. Mais par un phénomène assez plaisant, cette éducation est toujours complète chez les deux sexes, et dès l'enfance, grâce à la vie libre, au contact des adultes et à toute une littérature qui fait — traduite — le charme des pays policés, tant sa crudité naïve est précisément éducatrice...

Nous devons venir au cœur du problème, menés par l'inflexible raisonnement : L'éducation sexuelle ne s'entend, dans la question que j'examine que pour les pays à civilisation mécanique, à religions complexes, à codes pénaux et civils, à chemins de fer et à érotismes aggravés par les contacts quotidiens, la prostitution, le labeur industriel, le risque et l'énervement des terres surpeuplées.

Ici, la chose prend une figure neuve. La regarder de près réclame quelque courage dont les ennemis de l'éducation se vanteront d'être privés. Tentons de dire le fait.

Les pays à civilisations complexes sont des Etats. Un Etat est une collectivité constituée par deux groupes d'hommes. Les dirigeants et les dirigés. Ceux-là créent les morales, c'est-à-dire les systèmes de choses interdites qui facilitent leur domination, et ils imposent des actions conseillées ou ordonnées, dans le but d'étendre et de renforcer cette domination. Parmi celle-ci est l'enfantement à doses massives, car on en comprend l'utilité d'un point de vue gouvernemental.

Or, pour l'enfantement, il faut une femme qui soit fécondée et un homme qui féconde. Et l'acte fécondant se trouve être un acte générateur de plaisir, — toujours pour l'homme, — sans quoi pas de fécondation, — parfois chez la femme, — où le plaisir importe peu à la fin.

Ici se dessine la restriction sociale aux règles naturelles que j'ai posées. Les Etats, par leurs morales, se refuseront aux éducations sexuelles, car en tant qu'elles seraient offertes aux hommes, elles donneraient à ceux-ci idée de limiter les résultats générateurs de l'acte en gardant toutefois le plaisir. Toute éducation, en effet, rationalise le fait, et lui laisse le moins possible de valeur incontrôlable.

Pour la femme, l'éducation sexuelle mène à de plus redoutables conclusions. La femme qui connaît et comprend le plaisir ne tient aucun compte de l'enfantement consécutif, et, de toute évidence, y pare, car elle sait bien ce qu'il lui en coûterait de peines.

Donc, les Etats se refusent aux éducations sexuelles parce qu'ils courent risque de ne plus donner au peuplement la vigueur qui lui appartient lorsque les sexes sont ignorants. Et les êtres, bien entendu...

La conséquence est cette perfection qu'on puisse livrer à un mâle de vingt-cinq ans ou moins, ou plus, une jeune fille totalement ignorante des questions sexuelles. D'où, toutefois, vraisemblance qu'elle se dégoûtera du mari et du mariage par les brutalités insoupçonnées et inexplicables qu'elle subira, mais probabilités qu'elle soit un terrain de choix pour une fécondation immédiate. Une fois éduquée, elle saura bien ne se plus laisser enceindre que volontairement. Voilà le point de vue social. Il suffit d'examiner toutes les morales, qu'elles soient politiques ou religieuses, pour comprendre qu'elles rentrent dans ma thèse.

Lorsque politique et religion s'opposent sur d'autres questions, elles se rencontrent ici pour réclamer, l'une du matériel d'usine ou de guerre, l'autre des « ouailles ». Le plaisir sexuel féminin est donc leur ennemi mortel puisqu'il propense, lorsqu'on le goûte, à ne point le surcharger de gésines. Mais il y a un autre égard proprement individuel :

L'homme est « impérialiste », c'est-à-dire que son désir s'étend toujours au-delà de sa force, et son besoin de posséder n'est jamais assez complet. Ceci se constate lorsqu'on voit les juristes discuter le droit de propriété sur les choses. Un professeur de Droit du Second Empire affirmait la propriété antérieure à la société. Ce, bien entendu, pour soutenir que la société ne saurait le limiter. Lorsque ce droit de propriété s'étend aux êtres, il prend une forme particulièrement vindicative dont les Cours d'assises ont à juger quotidiennement.

Rien n'est égoïstement impérialiste comme la sexualité. Nombre d'hommes tuent la femme qui aurait pris contact avec un autre homme, ce qui est triste, certes, mais encore plus stupide et sauvage.

A travers les siècles, les mâles ont toujours, étant d'abord musculairement les plus forts, voulu donner à leur propriété maritale un caractère absolu. D'où ce besoin de tout prétendre révéler du sexe à une adolescente inéduquée, qu'on leur livrera, le jour des épousailles, comme la brebis au boucher. Alors, tout d'elle sera à eux, et ils pourront dire ou croire que cet être-là n'est qu'un meuble leur appartenant. En mariage, le sexe est maître. Leur femme sera donc, dès lors, un sexe aussi pertinemment à eux que s'ils l'avaient fait. On voit ici comment s'explique l'hostilité de l'homme à l'éducation sexuelle.

Le point de vue religieux ou plutôt l'idéologie reproductrice inspirera l'argument de la femme hostile à cette éducation. Mais l'homme songera surtout qu'on réduirait son titre de propriété. Et il en est jaloux.

Cependant, pour être conforme à la nature et à la norme intellectuelle, l'éducation sexuelle a des avantages matériels particuliers à nos formes sociales modernes.

En effet, il existe des maux vénériens, dont l'un : la syphilis, est d'une gravité et d'une importance d'ailleurs insoupçonnées. L'homme et la femme ont le devoir de s'éviter ses terribles atteintes physiques. L'éducation sexuelle permettrait à l'homme de prendre sans honte les précautions nécessaires, et les soins, si besoin est, indispensables. Plus délicatement, elle permettrait à l'épouse de ne point se laisser contaminer par le mari. La syphilis, prodigieusement répandue aujourd'hui en France, atteint les milieux les plus relevés où les femmes ont toujours acquis le virus de l'époux qui la prit... ailleurs. Si quelqu'un met mon affirmation en doute, j'apporte vingt affirmations de grands médecins syphiligraphes. Il est d'une rare imbécillité de prétendre, sous un prétexte assez burlesquement moral, que la femme doive à son mari, non seulement son corps, mais sa santé, et que tout de l'époux doive être chéri d'elle, le baiser et le tréponème pâle.

Seule, donc, l'éducation sexuelle peut réduire la tache syphilitique qui envahit toute la société.

Quelques personnes bien inspirées, avant de conclure, diront que l'éducation sexuelle créera le vice. Je pense que le vice est essentiellement un fruit de la chasteté. J'ajouterai que, même et peut-être surtout dans le peuple, l'homme éduqué non sainement, par des livres et des savants, mais salement, par des prostituées, n'a pas d'autre désir, lorsqu'il épouse une femme ignorante, que d'abuser de cette ignorance. Cet abus, qui jadis était pénal, qui est aujourd'hui licite, mène la malheureuse chez le médecin avec des détériorations physiques parfois irrémédiables. Je pense que l'on m'entend? Jamais une femme éduquée ne se prêterait à certaines pratiques. Et je ne parle pas de cas d'exception. Médicalement, mes informations sont étendues et certaines.

Je n'ai toujours pas cité l'Amour. C'est que ce sentiment individualiste ne saurait entrer dans un raisonnement d'ordre général propre à inspirer une règle de conduite. En fait, il est évident, si l'on admet l'amour comme une contingence louable et bonne, que l'éducation sexuelle seule peut lui donner une forme physiologique harmonieuse. Je n'ai pas parlé de la génération elle même, mais il apparaîtra qu'une femme et un homme sexuellement éduqués sont seuls capables, par exemple, d'éviter au fœtus certains dangers entraînés par les contacts durant la gestation. En somme, et je conclurai là-dessus, pour l'homme épris du perfectionnement mental des êtres, l'éducation sexuelle est nécessaire. Elle l'est devant le moraliste désireux de voir les époux harmonieusement unis; elle l'est pour la société qui craint le foisonnement des maux vénériens; elle l'est pour les amants qui ne songent qu'à leur joie secrète, et elle l'est enfin pour les mères ferventes, car, il faut bien le dire : tout ici-bas, de la naissance à la mort, n'est qu'éducation sexuelle. Quels sots donc voudraient en bannir, avec le sexe, la vie même et ce qui la justifie.

Renée DUNAN.

Aux Compagnons

Quel ennui de répéter que maints de nos abonnés oublient ou négligent de renouveler leur abonnement parvenu à expiration depuis plusieurs mois déjà! Ce n'est pas cependant bien difficile de se rendre compte de sa situation à l'égard de notre administration, puisque la bande de tout destinataire qui n'est pas en règle porte une mention indiquant que son abonnement est dû ou terminé. Je finirai par ne plus trouver de termes sous ma plume pour éviter la monotonie de mes appels.

Nous enregistrons toujours peu de refus... On trouve sans doute l'en dehors *trop intéressant pour se priver de sa lecture, mais pour ce qui est de payer,* macache.

A remarquer qu'en ce moment, le journal nous revient à plus de 45 cent., 5 l'exemplaire (625 fr. pour 4.000 exemplaires). Nous le laissons à 0 fr. 20 à nos dépositaires. Qu'on juge, avec l'affranchissement, les quelques invendus, les envois à l'essai, les mis en réserve pour les collections, la peine que nous devons nous donner pour équilibrer notre budget.

E. A.

En guise d'épilogue

Je lisais il y a quelques jours certains souvenirs — c'est d'actualité rétrospective — sur la façon dont les hommes de Versailles traitèrent les vaincus de la Commune. Je remarque que le pudibond qui devait être plus tard le sénateur Bérenger ne trouvant pas suffisant le nombre des Conseils de Guerre destinés à expédier les malheureux condamnés d'avance, réclama la création de quinze Conseils de Guerre supplémentaires... Ce fait révèle tout ce peut contenir l'âme d'un soutien des bonnes mœurs, d'un membre de la Ligue contre la licence des rues ou autres âneries semblables. Au fond, il n'y a là rien que de très naturel, tout défenseur de l'ordre public est défenseur de l'ordre moral; quiconque s'en prend à la moralité coutumière menace la tranquillité établie, la façade sociale. L'un ne va pas sans l'autre : la stagnation, la régularité dans les mœurs est un aspect de la stagnation, de la régularité sociales. Le malheur est qu'il se trouve des personnes qui s'affichent d'avant-garde ou d'idées avancées, et qui exaltent les mœurs vertueuses. Chaque fois que je me trouve en face de pareils phénomènes — mâle ou femelle — je me demande si je ne suis pas en présence de futurs rapporteurs ou procureurs devant les Conseils de Guerre ou les Tribunaux prolétariens, car on sait que la justice prolétarienne offre sur la justice de la plupart des Etats bourgeois l'avantage de posséder des juges des deux sexes...

QUI CÉ.

Réalités, Vérités

Depuis la guerre, la vie est devenue si compliquée qu'il semble qu'auparavant c'était l'âge d'or. Cet état de choses se manifeste dans les plus humbles détails de la vie quotidienne. Comme ces détails font un ensemble, on commence à la fin par s'apercevoir que tout est changé et que l'existence devient insupportable. On attend maintenant debout, des heures entières, exposé au vent et à la pluie, l'autobus, qui ne daigne pas s'arrêter quand vous lui faites signe. Alors qu'autrefois, on s'asseyait, à l'abri, avant de prendre ce véhicule, et qu'en cours de route on pouvait s'arrêter où l'on voulait. Vous achetez un guide du métro. Vous êtes littéralement volé, les renseignements qu'il contient étant archi-faux. Il vous indique que vous devez descendre à telle station pour aller dans telle rue, et vous vous rendez compte que vous avez deux kilomètres à faire à pied, alors qu'il eût fallu descendre à la station suivante. Mille petits faits de ce genre empoisonnent notre existence, nous faisant regretter un temps qui, pourtant, avait son contingent d'iniquités. Cependant, on vibrait, on croyait alors à quelque chose, les gens, si brutes qu'ils fussent, l'étant moins que ceux de maintenant. Car, aujourd'hui, on vit au milieu de vandales, de cannibales, au sein de toutes les variétés de sous-hommes.

⌘

Une grève de flics, c'est un comble. Mais ce qui est un comble encore plus grand, c'est de soutenir ces gens-là.

⌘

Il est faux de prétendre que le coût de la vie diminuera quand les salaires diminueront; en effet, c'est à l'heure où ces derniers sont rognés, où ils baissent considérablement que nous voyons la vie augmenter, presque sans arrêt. Cette constatation réduit à néant les raisonnements de ceux qui ont intérêt à prolonger une situation nuisible pour tous, mais dont ils profitent, car elle leur permet d'étendre leurs opérations et de découvrir de nouvelles combinaisons pour s'enrichir. Cet état de choses ne peut durer indéfiniment : un jour viendra où cet échafaudage de mensonges s'écroulera.

⌘

On trouve au premier rang des « réactionnaires » ceux qui furent an-archistes à vingt ans. Les partisans de l'ordre et de l'autorité sont tous ceux qui les combattaient quand ils étaient jeunes! Depuis ils se sont convertis au Roy ou à la République. N'est-ce pas édifiant de constater que ce qui représente la morale, la loi, le devoir est composé en majeure partie de renégats, de girouettes, d'êtres sans caractère qui n'agissent que par intérêt et se vendent à qui y met le prix?

Gérard de LACAZE-DUTHIERS.

Questions d'éthique sexuelle

"Frères de Sirènes"

Il est peut-être vrai, comme le dit E. Armand, dans *Le Libertaire* du 6 mai dernier, que les « Sirènes » ont conduit beaucoup d'hommes dans les geôles bourgeoises où ils expient durement les conséquences de leur trop violent amour. Mais il semble ignorer la somme de souffrance cachée que répandent les « Frères de Sirènes » chez les femmes qui ont la faiblesse de les trop aimer aussi. Et en regard de ces « sirènes » je veux citer seulement deux ou trois faits vécus qui s'apparentent singulièrement à ceux cités par notre camarade et dont les héros ont les rôles contraires. Et les hommes dont je vais parler n'ont pas même l'excuse de leur éducation bourgeoise, de l'influence de leur milieu : ce sont des hommes du peuple, des révoltés qui se réclament hautement d'idées avancées !

Si les « sirènes » usent du charme de leurs yeux, de la souplesse de leur corps, du velouté de leur regard, du vernis de leur intelligence, si elles mettent en œuvre tous les artifices de la coquetterie féminine pour captiver et retenir les pauvres hommes, ces derniers savent eux aussi user de certaine coquetterie propre à leur attirer l'affection, la tendresse de la femme. Je veux parler de la façon savante avec laquelle ils émeuvent le cœur féminin si accessible à la pitié. Ils sont malheureux, ils quémandent une consolatrice ; voilà le début de presque toutes leurs tentatives amoureuses. Et à ce piège se laisse prendre bien souvent — presque toujours — la sensibilité féminine. Celui-ci était privé d'une compagne capable de le comprendre, de l'aimer. Triste, découragé, il frappe à la porte de la camarade intellectuelle qui peut s'intéresser à ses travaux, discuter avec lui. Bientôt il lui fait des confidences qu'elle accueille avec sympathie et, sa sensibilité ébranlée, elle accepte le rôle de « consolatrice ». Elle ne craint ni la réprobation de sa famille, ni celle de la société, ni celle de son administration. Elle va, forte de son amour pour le compagnon qu'elle pense avoir sauvé de la détresse morale, confiante dans les idées de l'ami, idées qu'elle partage. Rien ne lui coûte quand il s'agit de lui procurer quelque joie. Allègrement, elle fait le sacrifice de l'argent gagné péniblement pour lui permettre de prendre part au congrès anarchiste. Ce sont encore ses quelques économies qui s'en vont lorsque l'ami qui veut se libérer du joug patronal — pour lequel ils professent la même haine — veut essayer une entreprise qui le libèrera économiquement. Mais, pour elle, la vie est légère puisqu'elle réalise en quelque sorte son idéal de « hors la loi », et puis surtout parce que — ayant envisagé avec son compagnon toutes les possibilités — sachant bien que les sentiments se modifient — ils se sont arrêtés d'un commun accord sur la nécessité de l'absolue sincérité qui devait régner entre eux lorsque l'un des deux, lassé, voudrait retrouver sa solitude. Il lui semble que, de cette résolution, leur amour est sorti grandi. Et elle a confiance. Qui comprendra alors toute la douleur de la femme, toute l'humiliation qu'elle ressent lorsque ce compagnon, un beau jour, la quitte sans aucune des explications auxquelles elle avait « droit » ?

Est-ce mener l'expérience amoureuse « en camarade » que ce lâchage inexpliqué ?

Cet autre encore — intellectuel « conscient et organisé » — se morfond dans un lointain hameau. Il aurait besoin d'une compagne compréhensive et aimante. Il trouve une camarade d'idées. Très vite l'accord se fait. Amour libriste, la jeune femme, faisant fi du qu'en dira-t-on, donne ses vingt ans candides à celui qui l'assure d'un amour sincère. Est-ce le fait d'un « bon camarade » que d'accepter ce don magnifique sans l'éduquer sexuellement, sans avertir sa compagne du risque de grossesse et de la laisser là lorsque l'accident arrive? Seule désormais avec son enfant, au milieu de l'hostilité des gens à morale bourgeoise, ayant perdu sa situation à la suite de « sa faute » (!) punie ainsi par la société, meurtrie dans sa sensibilité, j'estime qu'elle vit des heures aussi pénibles que peuvent en vivre les détenus victimes des conséquences de leur amour.

Ne sont-ils pas les dignes frères des sirènes, ceux-là qui profitent de la sensibilité et de la pitié féminines pour satisfaire un désir et qui lâchement abandonnent leurs compagnes sans se soucier de la douleur qu'ils peuvent causer? Eux aussi, ils ont lu, approfondi, commenté Stirner, Nietzsche, Reclus, etc... Ce sont des militants avancés : ils clament leur libertarisme. Et pourtant agissent-ils autrement que la « petite bourgeoise » coquette, peu sympathique, qui fait souffrir cet excellent Lucien, dont la sensibilité s'apparente en bien des points à celle de la femme ?

Comment les qualifier ceux-là qui sèment sciemment la souffrance et qui n'en ont cure ? Qu'ils soient hommes ou femmes, et, bien qu'ils se réclament de notre idéal, ce ne sont point des anarchistes. M. G.

Ces faits ne sont pas de nature, en effet, à modifier ma façon de voir sur la façon « délicate » dont doit s'opérer la rupture de ce que j'ai appelé « le contrat sentimental ». Toutes mes observations et déductions antérieures s'appliquent aux « hommes » aussi bien qu'aux « femmes ». Que ce soit en matière amoureuse comme dans tous les autres domaines « n'est pas un camarade quiconque tend à augmenter ou prolonger la souffrance de ses compagnons de lutte ». L'homme qui-fait-souffrir, qui-fait-métier-de-se-moquer-des-femmes, qui-fait-*volontairement*-faux bond-après-qu'il-a-permis-de-compter-sur-lui n'est pas plus intéressant que sa congénère de l'autre sexe. Mais comment semblables faits ne se produiraient-ils pas quand de bons camarades m'écrivent : « Comme généralement le monde, tous les petits mondes, le nôtre, — comme ceux des autres — est peuplé d'êtres qui mettent aux prises des désirs contraires, il y aura des vaincus et des vainqueurs, il y a des faibles et des forts. " La pratique de la liberté sexuelle — dis-tu — doit procurer jouissance, plaisir, bonheur et *non le contraire.* " Par ce qui précède, je dis : *et le contraire* ». S'il y a des vainqueurs et des vaincus, si les forts n'essayent pas de se comporter avec bonté à l'égard des faibles, si ceux qui ont causé une souffrance même involontaire ne font pas un effort pour en adoucir l'acuité — à quoi bon faire partie d'une espèce aux traits psychologiques nettement déterminés comme les anarchistes?

Puisque je suis sur ce terrain, je désire citer une lettre que je reçois d'un camarade chaud partisan et (pratiquant, autant qu'il le peut) de la « pluralité en amour » :

« Je préviens toujours mes amies, m'écrit-il, que je ne veux pas être de ceux à qui on cause l'affront de rompre la promesse qu'on leur a faite, sans raison, par pur caprice, ou par crainte des préjugés ou de l'opinion extérieure. Ou de se retirer, quand on s'est donné, sentimentalement ou corporellement, sans un essai qui dure assez de temps pour qu'on se rende un compte aussi loyal que possible de la valeur de l'expérience amoureuse entamée ou poursuivie. Quand je dis à une camarade qu'elle m'est une amie, c'est parce que je le pense, sans cela je ne le dirais pas. Je préviens également que je n'admets pas qu'on me fasse faux-bond, quand on m'a donné lieu d'espérer, car je ne veux point « souffrir » en amour.

« Je préviens aussi que je considère comme une très grave offense qu'on m'impose, en matière d'amitié amoureuse, une rupture à laquelle je n'ai pas consenti. Je n'accepte pas de jouer le rôle d'un favori auquel on donne congé après une nuit d'amour. Je considère comme un violent outrage qu'une femme m'imagine capable de jouer ce rôle. Et je suis aussi prêt à donner de ma personne sur le terrain du sentiment que sur celui des idées.

« Est-ce parce qu'en matière amoureuse je demeure fier et digne, que je n'entends point raillerie, que je ne serais pas anarchiste ? Puisque je ne présente pas mon point de vue comme une "règle de conduite" à l'usage de tous les anarchistes ».

Non, ce camarade ne cesse pas d'être anarchiste, toutes réserves que puisse comporter sa manière de voir. Dès lors qu'elle est personnelle, qu'il ne la propose pas comme une règle de conduite collective, dès lors qu'il ne fait pas appel pour se défendre à l'autorité ou à la légalité, dès lors qu'il expose clairement à ses amies qu'il « ne badine pas avec l'amour ». Si elles ne se sentent pas assez sérieuses pour répondre à ses aspirations, elles n'ont, dès l'abord, qu'à s'abstenir. E. A.

DÉBROUILLONS-NOUS !

Une Profession dédaignée

L'orgueil de l'ouvrier est immense, quand son tour de main dans le travail qu'il accomplit dépasse la moyenne des compagnons qui l'environnent, à tel point qu'il en oublie la faible compensation qu'il en retire, pour lui permettre de vivre, lui et sa famille, s'il en a une. Quelques compliments du contremaître ou du patron lui vantant son habileté, lui font perdre tout esprit de critique. Il ne pense plus à faire payer, comme il le mériterait, le produit qui sort de ses mains. Il passe toute sa vie dans une gêne étroite, sans se soucier des travaux qui lui procureraient plus de liberté et d'aisance.

Parce qu'il a commencé à fabriquer tels objets, il croit que son existence entière dépend d'eux. Il se croirait déchu, si au cours de sa vie, il était dans la nécessité de s'employer à des besognes qu'il juge inférieures. Il faut voir la fierté froissée d'un mécanicien, accomplissant un travail de manœuvre. Il souffre moins de la différence d'argent qu'il en reçoit, que de la déchéance dont il se croit entaché — que de la manipulation d'outils et de matières autres que ceux dont il a l'habitude de se servir dans sa profession.

Aussi regarde-t-il dédaigneusement certaines catégories de « débrouillards » qui, eux, plus pratiques, n'ont aucune fierté à chercher leur vie dans des occupations plus libres, plus lucratives, plus diverses et moins décoratives. Si je réussissais à faire voir toute la bêtise de l'artiste ouvrier, calculant toute sa vie pour équilibrer son maigre budget, le but de ces quelques lignes serait atteint.

Je me propose sous peu de m'étendre sur la conception que je me fais de la valeur du travail, dans la société actuelle. Les « copains » qui auront lu mes quelques articles antérieurs, pourront se faire ainsi une idée de ma pensée directrice. Ce que je désire avant tout, c'est que les camarades ne soient pas des « poires », et ne se laissent « secouer » que le moins possible.

Ces préliminaires sont suffisants pour se rendre compte de la mentalité routinière de l'esclave cajolé d'usine. Allons vers d'autres individus aux aspirations plus indépendantes, vers ceux qui se courbent le moins sous les commandements vexatoires ; qui aiment s'offrir, sans trop de restrictions, ce que leurs besoins exigent. Sans posséder une instruction livresque formidable, ils ont puisé dans la vie les connaissances qui leur ont été les plus favorables. Nous trouverons là en nombre les anciens bohêmes devenant sédentaires par force majeure. La plupart se sont mis marchands de « chiffons et de peaux de lapin ».

Le voilà bien le métier dédaigné. Sans savoir ce qu'il peut donner, on s'en écarte comme de l'odeur qui s'exhale des marchandises qu'il comporte. Ils sont pourtant légion les métiers où l'on manie des matières plus malpropres. Le mécano qui va en réparation dans les mégisseries et autres usines, respire des odeurs plus malsaines, et il est souvent dans la nécessité de patauger dans la crasse la plus infecte, auprès de laquelle ne sont rien les objets que rassemble le « marchand de pâte ».

Pour se lancer, un léger capital suffit. Une voiture à bras, une balance « romaine », deux ou trois cents francs en poche et en route pour les achats ! Une promenade en ville ou dans les villages environnants, en gueulant le plus fort qu'on peut : « Arrrchant de chiffons et peaux de lapin ! ». Avec un peu de veine on arrive à entasser quelques marchandises : chiffons, peaux, cuivre, plomb, zinc, etc., etc. tous déchets ne demandant pas un lourd chargement, et d'où l'on tire un bon bénéfice.

En rentrant, on trie sa « came »; après, on la porte chez le marchand de gros. La différence existant entre le prix d'achat et celui auquel on vend au grossiste étonnerait nombre de nos lecteurs. Nos bons ouvriers d'atelier seraient tout penauds s'ils pouvaient comparer leurs salaires à ceux du marchand de chiffons. Leurs dédains feraient place à une grimace d'envie.

Dans les lots achetés se trouvent très souvent des objets ayant une valeur d'usage, tels que : souliers, pardessus, corsages, etc. Ils peuvent aussi se vendre à bas prix et rendre encore service à des humains besogneux. On peut ainsi, à bon compte, faire le généreux.

Il va de soi qu'avant de commencer, il faut s'enquérir du cours moyen des marchandises tant pour l'achat que pour la vente, savoir trier ses chiffons, être au courant de quelques petites roublardises. En peu de temps, on est « à la page » ; à la longue, on se fait une clientèle qui vous réserve sa vente. Avec l'expérience, l'initiative vient, donnant de nouvelles possibilités de se débrouiller plus facilement.

Comme toute entreprise nouvelle, les débuts sont toujours plus pénibles, car il faut tout apprendre. Mais pour celui qui supporte difficilement la présence dans l'usine, cet effort n'est rien.

Peaux de lapins, chiffons à vendre !!!

Pierre Bonniel.

Le Rôle de la Cuisine

dans l'éducation

La cuisine est la plus belle, la plus utile et la plus importante branche de la chimie. Comme la plupart des produits du règne végétal et du règne animal sont nécessaires à cette industrie, c'est là que les enfants prendront les premières connaissances des sciences naturelles : botanique, zoologie, anatomie, physique et chimie.

La nature a donné à l'enfant une violente attraction pour les manipulations culinaires, parce que la cuisine est l'atelier d'éclosion des instincts scientifiques, parce qu'encore elle se lie à l'ensemble du travail agricole, puisque c'est là que les produits agricoles sont employés et enfin parce qu'elle est la grande école de la dextérité.

On peut affirmer, sans risquer la contradiction, que la moitié des enfants sont passionnés pour la cuisine. Nos sages pédagogues disent souvent : les enfants sont de petits gourmands ; il faut les corriger, modérer leurs passions. Rien n'est plus faux : les enfants ne sont point gourmands, mais seulement gloutons. Et pour les corriger, il faut les amener précisément à la gourmandise ou gastronomie. On observe partout que la classe la plus réservée à table est celle des cuisiniers ; ceux-ci sont en général gastronomes, juges sévères, dissertant en connaissance de cause sur les mets, mais sans en faire aucun excès. Ils sont proportionnellement les plus sobres de ceux qui ont la bonne chère à discrétion. Le meilleur préservatif de la gloutonnerie serait donc, pour les enfants, un ordre de choses où ils deviendraient tous *cuisiniers* et *gourmands raffinés*, autrement dit *gastronomes*. Vous voulez donc, dira-t-on, élever tous les enfants à l'état de cuisiniers? Ce n'est pas moi qui veux, c'est l'attraction qui en ordonne ainsi. Observez seulement l'instinct des enfants et vous aurez la preuve expérimentale qu'il en est ainsi. Il est vrai que, dans notre civilisation, la gastronomie ne peut jouer qu'un rôle très subalterne et plus voisin de la débauche que de la sagesse, mais en Harmonie elle sera révérée comme ressort principal d'équilibre des passions.

Le sens du goût est un char à quatre roues qui qui sont :

1° La gastronomie; 2° La cuisine; 3° La conserve (1); 4° La culture.

La combinaison de ces quatre fonctions engendre la *gastrosophie* ou sagesse hygiénique.

Parce que nous vivons dans un monde à rebours, on commence par où il faudrait finir. Qu'on excelle dans les troisième et quatrième branches : *culture et conserve*, c'est bien. On tolère même que les jeunes filles s'exercent à la deuxième branche, la cuisine. Ainsi on admet les trois branches de cette science : la gastrosophie, mais on prescrit la première branche, la gastronomie d'où naîtrait la passion pour les trois autres. C'est stupide. La gastronomie ne deviendra une science honorable et honorée que lorsqu'elle pourvoira aux besoins de tous; or, il est de fait que la multitude, loin de faire des progrès vers la bonne chère, est de plus en plus mal nourrie. Elle est privée même des comestibles salubres et nécessaires. Les falsifications sont la règle. Qui sont les gens qui en pâtissent le plus? Ce sont les hommes dont la bourse est plate. C'est un fait que les ouvriers, les pauvres mangent le pire et le plus cher. L'esprit de lucre va toujours croissant et ses fourberies accablent de plus en plus les classes inférieures.

La gastronomie ne sera louable qu'à deux conditions : 1° lorsqu'elle sera appliquée *directement* aux fonctions productives, *engrenée, mariée* avec le travail de culture et de préparation, entraînant le gastronome à cultiver et cuisiner ; 2° lorsqu'elle coopérera au bien-être de la multitude ouvrière, et qu'elle fera participer le peuple à ces raffinements de bonne chère que la soi-disant civilisation réserve aujourd'hui aux oisifs. Donc, on s'efforcera d'appliquer de bonne heure chaque individu aux quatre fonctions précitées afin qu'il ne se borne pas au rôle ignoble de *gastolâtre*, déshonneur de nos Lucullus, dont tout le savoir se réduit à jouer des mâchoires, sans aptitudes à agir dans les trois autres fonctions du goût.

On peut dire qu'on refuse généralement à l'enfant civilisé l'accès aux cuisines, pour diverses raisons :

1° il est maladroit et brise les vaisselles ;

2° il renverse les mets et souille ses vêtements ;

3° il se brûle ; il ne sait pas manier le feu ; on est forcé de lui en interdire même les approches ;

4° on n'a, dans une cuisine civilisée, ni gardiens, ni instructeurs, ni moyens pour le façonner au travail ;

5° la cuisine serait pour l'enfant une école de dépravation par les sottes complaisances des domestiques et les accidents fâcheux qui souvent en seraient la suite.

Ainsi la première école de l'enfant, la cuisine, lui est interdite.

Et cependant, comme elle peut être utile à la formation de l'esprit de l'enfant, au développement de ses sens ! Ce que le jardin est pour lui pendant l'été, la cuisine le peut être pendant l'hiver.

Pourquoi ne pas rendre la cuisine attrayante au jeune âge ? Pourquoi ne pas l'enrichir d'un mobilier bien adapté aux travaux de l'enfance, selon l'âge et les goûts des enfants?

On oublie que la cuisine est, pour ainsi parler, le laboratoire de la santé et de la gaîté. Les femmes connaissent bien l'influence d'une table bien servie sur l'humeur des hommes. On pourrait écrire un beau livre sur l'influence des mets et des boissons sur le caractère des hommes.

Il n'est pas sage non plus de laisser dormir dans les enfants beaucoup de germes d'activité qui, bien cultivés, seraient très productifs. Les enfants ne demanderaient pas mieux.

L'art culinaire est la chimie appliquée et on peut dire que celui ou celle qui s'occupe de la cuisine est la personne principale de la maison, à qui le ménage se confie en pleine sécurité. Au point de vue de la santé, de la gaîté, de l'économie, c'est elle qui, pour ainsi parler, dirige la maison.

Et puisqu'on a commencé d'agir dans ce sens et que l'on a organisé des cuisines dans les écoles, il faut rendre hommage à ceux qui ont compris, il y a longtemps déjà, le rôle de la cuisine dans l'éducation. Je pense à nos grands prédécesseurs, aux « utopistes », comme on les appelle de préférence, qui ont montré le chemin qu'on suivrait beaucoup plus tard. Je pense à Fourier, à Robert Owen, qui comprirent le mieux l'enfant, illustres noms que, cependant, on ne trouve pas dans les manuels de pédagogie. F. Domela Nieuwenhuis.

(1) On entend par « conserve » les précautions physiques et chimiques employées à garder et améliorer les produits alimentaires, fruits, légumes, viande, etc.

Paroles d'hier... et d'aujourd'hui

On s'est beaucoup moqué de ceux qui parlaient avec enthousiasme de l'état sauvage en opposition avec l'état social. Cependant je voudrais savoir ce qu'on peut répondre à ces trois objections : Il est sans exemple que, chez les sauvages, on ait vu : 1° un fou; 2° un suicide; 3° un sauvage qui ait voulu embrasser la vie sociale ; tandis qu'un grand nombre d'Européens, tant au Cap que dans les deux Amériques, après avoir vécu chez les sauvages, se trouvant ramenés chez leurs compatriotes, sont retournés dans les bois. Qu'on réplique à cela sans verbiage, sans sophisme.

...Le malheur de l'humanité, considérée dans l'état social, c'est que, quoique en morale et en politique on puisse donner comme définition que le MAL EST CE QUI NUIT, on ne peut pas dire que le BIEN EST CE QUI SERT, car ce qui sert un moment peut nuire longtemps ou toujours.

... Presque toute l'histoire n'est qu'une suite d'horreurs. Si les tyrans la détestent tandis qu'ils vivent, il semble que leurs successeurs souffrent qu'on transmette à la postérité les crimes de leurs devanciers, pour faire diversion à l'horreur qu'ils inspirent eux-mêmes. En effet, il ne reste guère, pour consoler les peuples, que de leur apprendre que leurs ancêtres ont été aussi malheureux, ou plus malheureux.

CHAMFORT.

Fleurs de Solitude (1)

Il est de toute évidence que je ne me comporte pas de même façon envers *un camarade* que vis-à-vis d'un *étranger* — bourgeois ou petit bourgeois. Je sais fort bien qu'il est des « étrangers » qui ne le sont que d'apparence ; qui en leur for intérieur, sont des « miens ». Leur manière d'être à mon égard me les fait reconnaître de suite : ils ne cherchent point à me causer de souffrance évitable ; lorsqu'entre nous s'élève un malentendu, ils ne se font pas un malin plaisir de l'envenimer, ils s'efforcent de le dissiper dans un esprit de conciliation ; leurs rapports avec moi sont déterminés par la bonne volonté et le désir de s'assimiler mes aspirations à charge de réciprocité : ce sont des « copains » qui s'ignorent. Pour les autres — les « étrangers » *pour de vrai* — je ne me sens lié à leur égard par aucun engagement, aucune promesse. Je me sens toujours prêt à rompre, sans préavis — dès que j'aurais intérêt, avantage ou plaisir — tout contrat que les circonstances auraient pu m'amener à souscrire avec eux. Ils ne sont pas de « mon » monde ou ils n'en sont plus. Et je sais, par expérience, qu'il ne m'ont pas épargné le cas échéant. Je leur rends la pareille, tout simplement. Et c'est un aspect de l'exercice de la « méthode de réciprocité »...

* * *

Dans le règne animal, l'irritante question de l'égalité sexuelle ne souffre pas de discussion. En règle générale, chez les insectes, c'est la femelle qui détient la première place ; le mâle n'occupe qu'une situation accessoire, jusqu'à la comestibilité incluse, comme il arrive pour les araignées. Chez les vertébrés, le mâle est le maître et la femelle obéit, s'appelât-elle tigresse, lionne, ourse ou poule. Le problème de l'égalité ou plutôt de la concurrence des sexes s'est posé dans l'espèce humaine dès que la femme a quitté le foyer pour travailler au dehors, et son acuité a crû avec l'accroissement du salaire féminin. La question est d'ailleurs consécutive aux conditions d'existence dans les grandes villes, au développement de l'industrialisme et aux circonstances dans lesquelles s'opère la production mécanique. Le problème ne se posait pas quand la production était agricole ou pastorale ; il ne présentait pas la même acuité dans la période de l'artisanat ou quand les hommes ne se groupaient qu'en agglomérations restreintes : hameaux, villages, bourgs peu étendus. La « lutte » entre les sexes (comme l'entendent les contemporains) est fonction des modes de production.

* * *

« Tu es poussière et tu retourneras en poussière. » Une des choses les plus vraies et les plus désespérantes qui aient jamais été écrites. Tous tes travaux, toutes tes peines ; tous tes chagrins, tes luttes, tes espérances... malgré tout cela, tu n'es que poudre et tu reviendras de la poudre. Et c'est à la fosse que tout cela aboutira. Est-ce une raison pour se laisser aller? Non. Mais désormais tout ce que j'accomplirai, je l'accomplirai parce que je le trouve utile ou agréable, et non parce que j'espère une récompense quelconque. Je viens de la poussière et j'y retournerai.

* * *

« Inimitié entre la femme et le serpent. » « Inimitié entre sa semence et la tienne. » Symboliquement, l'attitude de la femme — essentiellement conservatrice — contre tout ce qui appelle à la révolte, ne justifie-t-elle pas cette déclaration? Une fois sa curiosité assouvie et s'il n'existe pas de sympathie personnelle, il n'y a plus que haine manifestée par la femme à l'égard de l'agitateur.

E. Armand.

(1) Voir nos 5, 6, 10, 14, 19/20, 22/23, 24/25, 27, 32.

Croquignoles

Le ras Taffari et « l'Humanité ».

« L'aristocrate descendant de Salomon et de la reine de Saba » a tapé dans l'œil aux reporters de l'organe officiel du Bloc ouvrier et paysan.

Pigez-moi avec quelle chaleur, quelle véhémente sympathie les susdits reporters font éclater la différence entre le gros Président Millerand « bouffi, à l'allure de bistrot retiré des affaires et le régent Taffari, menu et petit ; entre l'air de ruminant qui se peint sur le visage aux chairs flasques du premier et le port de tête noble, le regard direct et fier du prince africain »!

Bien dénommé, ce Bloc ouvrier et paysan : gobeur, comme le premier, et bouche bée devant le châtelain, comme le second.

Car rien ne nous garantit que Salomon et la reine de Saba aient jamais couché ensemble, primo, *et* secundo, *que depuis ces temps reculés, aucune impératrice* choan *n'ait préféré la virilité d'un esclave nubien à la sveltesse de son impérial époux.*

De sorte qu'il faut être doué de la... bonne volonté des reporters de l'Humanité *pour admettre l'orthodoxie de la descendance du prince éthiopien. Il est vrai que les orthodoxes du bolchévisme en admettent tant d'autres!*

Candide.

Sagesse

Va !... je ne suis pas seul... : il reste ma pensée
Qui t'accompagne, hélas !.. et qui t'absout pourtant...
Laisse là ma douleur,.. et sois gaie, en partant...
...Mon âme en sourira pour n'être point blessée...

Dans des bras inconnus, poursuis ton odyssée,
Glanant, sur ton chemin, quelque bonheur latent,..
Ou semant des lambeaux de ton cœur sanglotant
Sur le roc infécond de ta route passée...

Ton Amour éclairé, mon Amour en émoi
Se connaîtront bien mieux si tu reviens à moi
Pour t'offrir librement... et ta chair affranchie...
...Pars donc !... et puisses-tu, plus tard, songeant à [nous,
Comprendre, d'un amant qui te chasse à genoux,
La sagesse profonde... et la haute anarchie !...

LUCIO DORNANO.

[Extrait de « *Messes païennes* ». — L'exemplaire : 10 fr. — Editions des « Chansons de la Butte », 32, rue Gabrielle, Paris, 18e]

Confession

I. Que j'aie commis des erreurs en quantité,
maintes « fautes » et des fautes déplorables — je l'admets sans peine.
Que je me sois égaré souventes fois,
trompé de route pour me fourvoyer en quelque sentier sans issue,
dont l'ombre et le mystère m'enjôlaient et me fascinaient,
il ne me vient pas à la pensée de le nier.
Que je n'aie pas calculé l'ultime portée de tous mes gestes,
que j'aie entraîné dans les sillons de leurs conséquences
des êtres qui n'en pouvaient mais,
qui n'étaient pour rien — oh ! pour rien —
dans les mobiles qui m'avaient incité à agir,
de cela je ne disconviens pas.
Que je n'aie pas réagi avec toute l'énergie, avec toute la puissance de volonté voulue,
pour conjurer les séductions extérieures,
pour résister aux poussées intérieures avec esprit de suite :
cela, je le reconnais, je l'avoue, j'en suis convaincu.
II. D'ailleurs, il ne m'est jamais venu à la pensée non plus,
de me glorifier de toutes les phases de ma vie.
Je ne hisse sur un piédestal ni mes « écarts » ni mes « erreurs ».
Je ne les présente pas comme de lumineux exemples à imiter.
Je ne propose pas mes « manquement » comme des fanaux
appelés à orienter ceux qui se débattent dans les brouillards de l'incertitude.
Il se peut que d'autres humains, doués d'un tempérament analogue au mien
— du tempérament qui m'a déterminé dans la vie —
eussent agi autrement que je l'ai fait,
pressés par les circonstances qui pesaient sur moi.
Il se peut qu'ils eussent accumulé moins de « déceptions » que moi
ou davantage, — qui sait ?
Peut-être que leurs « faiblesses » eussent été moindres que les miennes
Ou pires — qui sait ?
Mais je ne présente point mes « lacunes » comme les fleurs de mon existence,
comme le fruit mûri de mes méditations.
Je sais que je me suis souvent trompé et j'en fais volontiers l'aveu.
III. Pour lourdes et graves qu'aient donc été mes « erreurs » et mes « faiblesses »,
je n'en éprouve pas de remords, néanmoins.
Certes, il m'arrive de regretter le temps perdu à retrouver ma route
— la route que ma pensée et ma nature me déterminent à suivre —
et dont j'ai pu être écarté un instant par le miel des voix étrangères.
Je regrette les heures gaspillées par la faute d'autrui.
Je n'en évoque pas le rappel sans une crispation de nerfs.
Sans qu'une onde de haine parcoure tout mon corps,
car je sais haïr, si je sais aimer.
Je me souviens, mais je n'éprouve aucun remords ;
car si j'ai commis des « impairs », si je me suis fié à des computations erronées,
j'ai subi ma part de souffrance.
Que le passé ensevelisse le passé,
dans les ténèbres et le néant de l'abîme de ce qui n'est plus.
J'ai trop souffert pour que le remords me talonne.
Trop cruellement souffert pour être hanté par le remords.

E. ARMAND.

" Jo.-Labadismes "

... De nombreuses expériences m'ont démontré qu'il n'y a pas de maison assez grande pour contenir deux familles. C'est cette vérité fondamentale qui a fait de moi un individualiste au lieu d'un communiste. Ceci n'exclut pas la coopération réelle, si clairement démontrée par l'individualiste américain Josiah Warren, lorsqu'il a énoncé que « là où nous cessons d'exercer notre responsabilité individuelle, nous cheminons sûrement vers la discorde et l'insuccès. »

... Je me soucie peu de posséder ce dont je ne puis me servir. L'usage est plus important que la propriété.

... Mon but en ce monde est d'aider à ajuster les choses dans un sens tel que toute personne puisse user de toute chose naturelle qui n'est pas déjà utilisée : en un mot, d'abolir la propriété sur toutes les choses qui ne sont pas le résultat de l'effort humain. Nul ne pourra alors vivre sur le dos d'un autre, sous le prétexte qu'il ne peut trouver de travail.

... La classe des travailleurs englobe toute personne qui accomplit une besogne utile.

... Les problèmes sociologiques — quels qu'ils soient — ne sont difficiles à résoudre que pour ceux qui ne veulent pas les voir solutionnés. Dans la question économique, le capitaliste n'aperçoit rien d'autre qu'intérêt, bénéfice, profit, loyers, rentes, impôts pour dégrever les classes oisives...

... La rente (le fermage) ne peut être abolie qu'en abolissant la propriété foncière, qu'en faisant de l'occupation et de l'usage le seul titre à l'exploitation d'un terrain.

... L'intérêt ne peut être aboli qu'en abolissant le privilège concédé à une élite, d'émettre un moyen d'échange — monnaie, billets, bons ou tout autre. Aussi longtemps que le gouvernement exerce le droit de conférer semblable privilège, l'intérêt de l'argent subsistera — les monopoleurs récoltant là où ils n'ont pas semé.

... Le droit de « battre monnaie » devrait être réservé à des associations volontaires, émettant des « bons » couverts par un avoir suffisant pour les rembourser, si on en réclame le remboursement. Prondhon nous a expliqué, il y a un siècle, qu'un moyen d'échange pouvait circuler universellement sans autres frais qu'un demi pour cent par an ; mais les banquiers ne le veulent pas plus aujourd'hui qu'alors, et il est à craindre qu'ils ne cèdent pas avant qu'on les ait pris par le cou et serrés jusqu'à ce qu'ils en deviennent tout noirs.

... La profession de banquier est une des fonctions les plus utiles de la société. Aucune société normale ne doit permettre à une élite d'en accaparer les avantages.

... Fondamentalement, le gouvernement ne devrait en aucun cas intervenir dans la question de l'argent. Chaque fois qu'il s'agit d'un bâton dans les roues du char du bien-être commun, on est certain d'y découvrir le gouvernement. Il est curieux que les esprits d'avant-garde ne s'en aperçoivent pas. Naturellement, les capitalistes ferment les yeux, puisque tous les gouvernements appartiennent à leur classe — sauf en Russie, et il est démontré qu'un gouvernement de prolétaires ne vaut pas mieux qu'un autre. Tous les gouvernements sont mauvais — il n'en est aucun de bon. Dès qu'on a compris la vraie définition du Gouvernement, on saisit tout le reste.

... Le Gouvernement, c'est l'exercice de la force contre l'individu qui n'empiète pas sur autrui, le *non-envahissant*. Cette définition cadre avec les faits. Nul ne peut comprendre le « gouvernementalisme » s'il ne s'est assimilé cette définition. Derrière tout mal social qui ronge l'humanité, on découvre le Gouvernement. Existe-t-il un seul monopole dont l'origine ne remonte pas au Gouvernement ? Non, car le Gouvernement est la mère du Monopole.

... Je ne blâme qui que ce soit de s'enrichir dans les circonstances actuelles. Je ne le blâme que s'il s'avise de justifier les moyens qu'il a employés pour devenir riche.

JO. LABADIE.

Lénine et Cromwell

Lénine était-il un grand homme ? Voilà un problème que nous discuterons encore pendant de longues années, comme nous discutons des questions du même genre qui occupèrent l'esprit de nos ancêtres. Quelle est, par exemple, votre idée sur Cromwell, qui fut adoré par Carlyle et qu'abhorrent tant d'Irlandais ? Frédéric le Grand fut, j'imagine, le véritable fondateur de l'empire allemand et, à ce titre, fut déifié. On connaît sa méthode, telle qu'il l'expliquait : de prendre d'abord ce dont il avait besoin, de trouver ensuite quelques pédants pour prouver ses droits. Ni Napoléon ni Bismarck ne furent des hommes à s'embarrasser de bagatelles et des multitudes les considèrent comme des Surhommes, pour lesquels il ne saurait exister de statues trop élevées.

La mort de Lénine fut une bénédiction pour la presse. J'ai parcouru une bonne partie de la production à laquelle cet événement donna lieu. Je considère comme l'un des meilleurs articles écrits à ce sujet, celui rédigé par M. Bertrand Russell dans *The New Leader* de Londres. « Je n'ai vu Lénine qu'une seule fois — y raconte-t-il — j'ai causé avec lui pendant une heure au Kremlin, en 1920. Je crois qu'il ressemblait à Cromwell plus qu'à tout autre personnage historique. Comme lui, il fut contraint à exercer la dictature, parce qu'il se trouvait être le seul homme d'affaires compétent dans un mouvement populaire. Ainsi que Cromwell, il associait une orthodoxie rigide en théorie à une grande habileté et à une grande adaptabilité dans la pratique, bien qu'il n'ait jamais condescendu à des concessions ayant un but autre que l'établissement final du Communisme. Il semblait absolument sincère et désintéressé. Je suis persuadé que son seul souci était le bien public et non le pouvoir personnel ; je crois qu'il se serait retiré à n'importe quel moment, s'il avait cru, ainsi faisant, en faire bénéficier la cause du Communisme. »

Tout cela pour moi ne veut rien dire. Les plus secrètes pensées de nos amis, même les plus intimes, nous demeurent cachées et mon avis est que Bertrand Russell ne connaît pas plus du vrai Lénine qu'il n'en connaît du vrai Cromwell, mort il y a deux siècles. Des hommes comme Lénine n'étalent pas leur cœur à nu aussi facilement. Je demanderai donc à Bertrand Russell où il a pris que, tel Cromwell « il fut contraint à exercer la dictature parce qu'il se trouvait être le seul homme d'affaires compétent dans un mouvement populaire ». Mise à part l'absurdité qu'il ne se trouvait pas, à ce moment-là, d'autre homme capable en Angleterre ou en Russie, je m'oppose à la castration de ces figures viriles. Tout au moins ces hommes avaient-ils de l'initiative, et je suis à peu près certain qu'ils se levèrent dans le dessein de nettoyer les écuries d'Augias avec un balai de fer. Des hommes de cette trempe s'imposent, on ne leur en impose jamais.

Ce que rapporte Trotsky dans son Histoire de la Révolution Russe jusqu'à la paix de Brest-Litovsk ne peut être mis en doute. Il expose que « durant octobre, la question de l'insurrection joua également un rôle important dans l'histoire intérieure de notre parti » ; que Lénine « qui se cachait en Finlande, écrivit de nombreuses lettres insistant sur l'emploi d'une tactique plus énergique » ; que le 28 octobre « eut lieu une réunion secrète où Lénine était présent ». Avec force détails, il décrit comment l'Armée fut gagnée, comment Menchéviks et Social-Révolutionnaires furent mis de côté, comment furent occupés militairement les accès de Pétrograd, comment enfin fut capturé, le 7 novembre 1917, le Palais Marie où, à peine né, le Parlement provisoire exhalait ou à peu près son dernier soupir. Pendant tout ce temps, Lénine restait caché, mais le jour décisif, il se montra Le 8 novembre, accompagné de Zinowieff, il parut sur l'estrade et, le soir du même jour, devant le Congrès des Soviets, il présentait deux décrets, l'un relatif à la paix, l'autre concernant la terre. L'un et l'autre furent adoptés à l'unanimité, après une brève discussion. A la même réunion, une nouvelle autorité centrale fut formée : le Conseil des Commissaires du Peuple. Contraint à exercer la dictature, Lénine ? Après cela, il faut tirer l'échelle.

Ce fut un *coup d'état* réussi, préparé avec autant de soin que n'importe quel autre de même espèce. C'est enfantin que d'ergoter. La suite seule mérite d'être discutée et cette suite comporte deux chefs : le genre de gouvernement adopté — son succès ou son échec.

Le Socialisme d'Etat, sous sa forme la plus rigide, fut imposé par le petit groupe de triomphateurs ; et Lénine, le plus rigide des socialistes étatistes, en fut le pape officiel. Il fut aussi logique et conséquent que Torquemada, le grand Inquisiteur d'Espagne ; et la Russie durant cette période, on peut la caractériser en paraphrasant la litanie qui s'élève encore chaque jour des minarets des mosquées musulmanes : « Il n'y a qu'un Dieu, le Socialisme d'Etat, et Lénine est son prophète ». Cromwell et lui se ressemblaient au moins en ceci : que Cromwell justifiait invariablement ses actes par des citations de la Bible, et Lénine par des citations de Karl Marx. Quand cela ne suffisait pas, il remontait à la Révolution Française et affirmait hardiment que seuls les Jacobins avaient su donner à ce grand soulèvement son importance historique. Leur doctrine c'était qu'il ne peut exister qu'une volonté — celle de l'Etat. C'est l'impérialisme incarné. C'est la doctrine de l'infaillibilité du Pape transporté de la sphère religieuse sur le terrain laïque.

Lénine et l'oligarchie dont il était le grand-prêtre savaient exactement où ils en voulaient venir. Permettez-moi de dire en passant que j'ai beaucoup plus de respect pour Lénine que pour ces pseudo-anarchistes qui crurent possible de coexister avec la dictature. De par sa nature même, la Dictature est tout ou rien. Elle ne peut pas permettre la révolte. Elle est perdue si elle permet que son autorité soit discutée, même dans les affaires les plus insignifiantes. Il n'y a pas d'entente possible entre l'obéissance passive et la liberté. Lénine et son oligarchie le comprirent très bien, et agirent en conséquence. Ils supprimèrent toute révolte avec une cruauté destinée à en rendre le retour impossible. Ils s'assimilèrent et pratiquèrent tous les enseignements laissés par l'Histoire : l'Inquisition, les méthodes de Cromwell pour dompter l'insurrection irlandaise, la Terreur robespierrienne, les procédés tsaristes et ceux employés par le gouvernement anglais lors des bombardements d'Alexandrie et des massacres d'Amritsar. Ils avaient malheureusement oublié que pareil système devient tôt ou tard impossible. Ils avaient oublié que Cromwell aboutit tout simplement à donner un renouveau de vie à la Monarchie et à l'Aristocratie ; que Robespierre engendra Napoléon ; que le Jésuitisme a été probablement le plus grand des insuccès historiques, quoique il n'y ait pas eu de communiste qui ait dépassé les jésuites en fait de dévouement à sa cause. La vérité, c'est que, de par sa nature, l'humanité tend à se développer et ne peut pas rester un temps trop long dans une camisole de force.

Vivant dans un monde indécis et inconsistant, je me plais à reconnaître le courage des rares qui poussent leurs expériences jusqu'à une conclusion logique. Lénine était un type d'homme de ce genre. En avril 1921, au dixième Congrès du Parti Communiste russe, il déclara une guerre ouverte et sans merci non seulement aux anarchistes, mais encore à toutes les *tendances* anarchistes et anarcho-syndicalistes petit-bourgeoises. Impitoyablement, il mit son système à l'épreuve sans ménagement aucun ; à l'épreuve, le système céda. Au bout de quelques mois, après une hideuse période de massacres, il fallut desserrer la camisole de force : la Russie agonisait. Ses industries étaient à l'arrêt ; les habitants de ses villes mouraient de faim, par la simple raison que, harcelés et tourmentés par les réquisitions militaires, les paysans refusaient de produire. On a beaucoup admiré Lénine parce qu'il avait franchement reconnu la situation comme intenable. Je n'y vois pas motif à louange. La situation, en général, et les paysans, en particulier, ont mis Lénine *knock out*. Il a reconnu le fait, c'est tout. Ce pourquoi je l'admire, c'est d'avoir précipité la marche si lente de l'Histoire et hâté l'inévitable faillite. Une fois de plus — et cela dans un très bref espace de temps — il fournit au moins la preuve la plus convaincante que la dictature économique est une impossibilité et le Socialisme d'Etat une doctrine sans espoir.

En Angleterre, les socialistes accablent d'adulation la mémoire de Lénine, mais non pour ces raisons-là. Ils ne veulent pas reconnaître qu'il a hâté nos progrès en nous montrant que la route du Socialisme d'Etat conduit droit à la mort. Au contraire, ils font profession de croire que le misérable replâtrage baptisé du nom de « Nouvelle Economie politique » rendra la vie au moribond. Or, elle laisse la Russie tout entière à la disposition de l'oligarchie bolchéviste, et lui permet d'accorder des concessions d'une valeur incalculable à cette ploutocratie internationale à laquelle les bolchévistes étaient censés avoir déclaré une guerre sans merci. Les socialistes anglais, fieffés constitutionnalistes, ne peuvent avoir de sympathie réelle pour Lénine, le lutteur, qui — en toute sincérité, je le crois du moins — essaya d'exterminer le capitalisme par le fer et par le feu, afin de frayer la voie à ce qu'il croyait être un système plus sain et plus honorable.

Arthur Ransome — un de ceux qui ont le mieux connu Lénine — déclare qu'il était un extrémiste irréductible. Sur ce point, nous, anarchistes, ne pouvons qu'être d'accord avec lui. Mais, tout naturellement, notre philosophie nous a conduits à juger erronée son analyse du problème social, et à

Grandes Prostituées et fameux Libertins (27)

Héliogabale

Les historiens s'étonnent qu'il ne se soit pas trouvé un régicide pour mettre fin aux jours de Héliogabale durant les trois ans qu'il a régné. Cela, tant ses vices dépassent toute description. On ignore quel fut exactement son père. Tout ce qu'on sait exactement, c'est qu'il descendait d'une famille syrienne, vouée au culte du Soleil. Sa mère, Sæmias, était une courtisane qui s'était enrichie dans sa profession. Elle était protégée par Caracalla et fréquentait la cour. La beauté du jeune Héliogabale, grand-prêtre du Soleil — il avait quatorze ans — séduisit la légion d'Emèse qui le proclama empereur. Certains veulent que cette proclamation ait été acquise à coups de sesterces. La mère du nouvel Auguste était assez riche pour cela.

Ses opposants vaincus, Héliogabale partit de Phénicie pour se rendre à Rome ; il y arriva les joues fardées et la robe traînante, à la mode orientale. On l'a accusé de tous les crimes, on veut que durant son très court règne, il ait laissé loin derrière lui, en fait de débauches, les Néron, les Caligula, les Tibère, les Commode.

Pour Héliogabale donc, un homme n'avait de mérite que s'il était capable de satisfaire la passion du plus grand nombre possible d'êtres des deux sexes.

Son unique occupation — parait-il — consistait à envoyer des émissaires à la recherche d'hommes vigoureux pour satisfaire ses goûts dépravés. Lesquels goûts dépravés consistaient, pour le tyran, à jouer le rôle de *déesse*, et à se faire aimer par les hommes découverts par ses envoyés. Il s'y laissait prendre plus qu'eux et sa jalousie le faisait horriblement souffrir. Il se baignait parmi le peuple, toujours à la recherche des hommes désirés (*monobeles, viriliores*), il les faisait asseoir à ses côtés dans les banquets et se souciait fort peu de les caresser en public, tel le gladiateur Hiéroclès. Il rassemblait dans chaque quartier les prostituées matriculées et tous les efféminés, il leur remettait des bijoux et de l'argent, puis leur tenait un discours sur les devoirs de leur métier, les appelant chers camarades, etc. Il leur expliquait tous les secrets de leur art, concernant les hommes, les femmes aussi bien que les enfants.

De ses propres mains, il épilait les femmes et les hommes qui l'accompagnaient au bain ; pour se raser, il employait les mêmes rasoirs dont se servaient ses mignons pour se raser les parties sexuelles. On veut qu'il ait inventé on ne sait combien de genres d'impudicités. Il eut le cynisme de se présenter nu à la porte du lupanar officiel installé au palais impérial et de percevoir de ses propres mains les « cadeaux » des hommes et des femmes qui y pénétraient. Ne pas oublier que Héliogabale personnifiait l'autorité suprême de l'Etat... et représentait la Patrie, l'honneur de l'Armée... il était l'incarnation visible des dieux immortels. Dieu, la Patrie, l'Etat, la Justice, l'Armée tout se concentrait en l'empereur invaincu, le très glorieux caissier de bordel : Héliogabale.

Les hommes les plus austères, les patriciens les plus vénérables, les vieillards même étaient déshonorés sans vergogne aucune... par ce jouvenceau de dix-huit printemps. Il se mariait avec les jeunes romaines les plus respectables pour le plaisir de les répudier ensuite. Il condamnait les maris à mort pour en épouser les veuves. Il fréquentait chez les vestales, choisissait les plus tendres de ces gardiennes du feu sacré et les profanait devant l'autel. Il finit par se marier avec l'une d'elles, Aquila Severa, selon son habitude la répudia. Il se maria même avec des hommes, ce qui ne lui coûtait pas davantage, et se fit donner aussi facilement le titre de « matrone » et « d'impératrice ». Un de ses « maris » — Xéroclès — charretier, esclave, était originaire de Carie. Il recevait les sénateurs, couché à ses côtés, et racontait à ces bons vieillards ses querelles conjugales ; il leur montrait les coups, les morsures dont son corps était zébré, se lamentant, pleurant, gémissant comme une victime, comme une femme débile. Il allait l'associer au trône quand il fit la connaissance et s'éprit d'un cuisinier herculéen du nom d'Aurélien Zoticus ; il fut infidèle à Xéroclès, qui le surprit, un jour où il ne s'y attendait pas, dans les bras du cuisinier. Il y eut une scène de jalousie terrible au cours de laquelle Héliogabale s'évanouit, jouant au naturel son rôle d'impératrice.

Dans ses festins, il mariait les commensaux les uns aux autres et exigeait que le mariage se consommât sur le champ. Des orgies de Héliogabale, les participants sortaient moulus, rompus, brisés, mais non pas les mains vides, les trésors de l'empire, les tributs prélevés sur les provinces lointaines servaient à enrichir les courtisans, les amis, les compagnons de débauche de l'empereur.

Héliogabale finit par être assassiné comme tant de ses collègues. Son corps fut jeté au Tibre.

Maintenant, qu'y a-t-il d'absolument exact dans le portrait que les historiens ont tracé de cet empereur dont les Romains ne purent jamais supporter la pompe orientale : la pourpre et l'or, les bracelets, les colliers, les anneaux, la tiare — qui avait amené à Rome sa fameuse « pierre noire », forcé les sénateurs à l'adorer et tout le peuple à lui rendre un culte public — qui avait enlevé à Carthage la statue de Cœlestis ou La Lune et en avait célébré en grande pompe les noces avec sa pierre noire, qui représentat le Soleil ? Il est certain que les pontifes des dieux romains ne considéraient qu'avec défaveur et haine l'introduction d'un culte nouveau. Ils craignaient la concurrence des superstitions syriennes.

D'autre part, les chrétiens n'ignoraient pas que les mithriaques ou adorateurs du soleil avaient des sortes de sacrements : un baptêmes, des onctions de miel, une communion où figuraient le pain, l'eau et le vin. *Le mithracisme* opposa une vive résistance au christianisme naissant.

Deux écrivains américains, Mencken et Nathan, ont publié, en 1921, un roman où ils ont essayé de reconstituer la physionomie réelle de Héliogabale et de le replacer dans son cadre.

Dans leur roman, Héliogabale règne sur un harem de douze femmes, ses orgies sont légales, mais si cette pluralité de femmes lui est une source de joies, elle lui est aussi une source d'embarras domestiques. Un jour paraît devant son tribunal une jolie chrétienne, inculpée de perturber l'ordre public. Originaire de la Galatie, la jeune et jolie Lucia touche le cœur de l'empereur, qui prétend que son cas ne peut être jugé en public, mais à huis clos. Ce jugement a lieu au son d'une musique qui ne laisse pas de troubler les sens de la jeune chrétienne. Elle essaye bien d'entretenir le Maître du Monde de choses spirituelles, elle s'imagine que l'empereur est éclairé par un rayon d'en haut, mais c'est d'une flamme toute charnelle que brûle pour elle Héliogabale. Il répudie sa plus récente épouse, Dacia, et Lucia pénètre au harem en qualité de femme légitime. Six mois se passent et Héliogabale fait toujours la cour à son épouse chrétienne. Mais son christianisme la rend malgré tout trop « collet monté ». Elle fait payer trop cher ses charmes. Là où il cherche de la poésie, il trouve des cantiques. Là où il désire un de ces baisers à l'antique, long, succulent, voluptueux, il obtient à peine un « bécot ». Là où il voudrait de l'abandon, il ne trouve qu'une chaste réserve. Malgré toutes ses vertus religieuses, Lucia commence à montrer quelques-uns des attributs qui sont le lot de l'éternel féminin. Les onze autres femmes sont d'ailleurs jalouses de la situation prépondérante qu'occupe dans le cœur de leur auguste époux la nouvelle venue. Une scène éclate et les révélations qui en sont la suite ne sont pas toutes à l'avantage de celle-ci. Héliogabale retourne à Dacia, cette fois définitivement. La propre justice de Lucia l'a dégoûté et il est las de son christianisme éploré. Il est également las de ces martyrs qui trouvent de la volupté à être jetés aux bêtes, tel un Simon de Cappadoce qu'il prive de cette volupté en lui pardonnant dédaigneusement. Héliogabale est guéri de sa « passade » chrétienne ; il retourne à la débauche latino-orientale, toute naturelle pour son tempérament. Qui sait si ce portrait-là n'est pas celui du véritable Héliogabale ?

(*A suivre*). Emilio GANTE.

(Adapté de l'espagnol par E. ARMAND).

considérer comme une des plus tragiques erreurs historiques les méthodes auxquelles cette analyse l'entraîna. Consolons-nous avec cette réflexion que c'est par la démonstration de l'erreur qu'on arrive à la vérité — et que, plus qu'aucun autre homme de notre génération, Lénine a prouvé que les Dictatures sont des faillites; puis que, pour un monde paralysé par l'esclavage, la liberté est le seul remède possible. Ces réflexions, malheureusement, ne rendent pas à la vie nos innombrables morts, ne mettront pas en liberté ceux des nôtres qui pourrissent encore dans les abominables prisons de la Russie.

WILLIAM C. OWEN.

Hymne au Soleil

Soleil — O Père... O Vie comme tu es belle!
Les ruisseaux bruissent et murmurent, la lumière s'épand sur les hauteurs éternelles.

Soleil — O Père, nous vivons de ta force,
nous les fiers, nous les libres, nous les passionnés.

Soleil — O Père, nous œuvrons pour la Fraternité,
nous bâtissons des temples éternels, nous, les enfants bénis du Temps.

Soleil — O père, tout reflète un éclat radieux,
tout est rempli d'Amour, rien que d'Amour, d'un Amour éternel.

Otto VOLKART.

Amères constatations

Les idées avancées ou subversives n'impliquent pas nécessairement pour ceux qui les répandent qu'ils se sacrifient.

Du fait que l'on est « libertaire », ce n'est point une raison pour mener une vie de souffrance et passer son temps devant les tribunaux ou en prison, comme l'ont fait les apôtres et pas mal de nos militants. Je pense même que ce moyen de propagande est peu fructueux quant aux résultats.

Rien ne me paraît plus apte à ébranler toute illusion que la simple et claire constatation de la veulerie des hommes. Non seulement les foules qu'on veut atteindre ne portent aucune attention à vos efforts, mais elles vous décrient, vous insultent, vous calomnient bassement. Vouloir amener la masse à une conception libertaire, c'est se mettre dans la tête de faire une œuvre d'art avec des détritus. La masse est infiniment laide et méchante, elle ne pense pas. Sans doute, sa situation ne l'aide pas à faire des rêves dorés, mais il n'y a qu'à l'entendre dans les réunions, dans la rue, au café, pour se rendre compte de sa mentalité inférieure.

Peut-être peut-on espérer que par une éducation plus lente, méthodique, le peuple arrivera à faire de beaux gestes; mais rien pour l'instant ne permet de le supposer.

Les nombreux militants qui ont fréquenté les centres ouvriers, qui ont donné la plus grande partie de leur vie à la cause des déshérités, sont malheureusement arrivés à faire de douloureuses conclusions : les ouvriers croupissent dans leur ignorance, dans leurs préjugés; végètent en proie à de bas instincts d'envie et de vengeance; socialistes, communistes, même anarchistes (je n'ai pas peur de le dire), leur autoritarisme, leur intolérance est si aiguë qu'il ne ferait pas bon vivre avec eux dans une société construite à leur image.

Cette idée d'autorité me paraît tellement ancrée dans le cerveau des hommes qu'elle suffit à arrêter bien des mouvements généreux — de ces mouvements parfois inutiles si l'on veut — mais éducateurs... Bien des caractères réfléchis qui seraient tentés d'agir s'arrêtent, non pas qu'ils recherchent un succès, non pas qu'ils veuillent attirer l'attention sur leurs faits et gestes, mais simplement parce que la laideur, dans toutes ses manifestations et sous toutes ses formes, les dégoûte et les fatigue.

On me dira que je fais de la sociologie en amateur, en dilettante; peu m'importe dès lors que le fait que je signale existe.

Maurice IMBARD.

Si vous n'avez pas lu
L'INITIATION INDIVIDUALISTE ANARCHISTE
vous ignorez tout du mouvement individualiste.
Envoi contre **8 fr. 40** recommandé (extérieur **8 fr. 75**).

A bas la Société

Par Société nous entendons non pas le produit spontané d'une forme de vie en association librement acceptée par un certain nombre — petit ou grand — d'individus, pour y pratiquer l'échange de toutes sortes de rapports intellectuels, économiques, politiques, éthiques, etc. — dans le but d'améliorer ou parcourir les voies lumineuses et indéfinies de la vie. Par Société nous entendons l'affirmation brutale et violente de petits groupes ou catégories autoritaires, exploitant la simplicité des masses ignorantes, se déléguant arbitrairement pour exercer une domination absolue et aveugle sur la majorité, cela afin de posséder le monopole exclusif de toutes les nécessités de l'existence, aux fins de s'en servir pour la conservation et l'accroissement de leurs abus et de leurs privilèges.

Comme premier et inévitable fruit, la Société nous a donné l'Etat, son maître et son serviteur. Celui-ci, tirant sa force de ses lois aussi fixes qu'absurdes, en est devenu l'unique exposant — à un point tel qu'il l'a absorbée complètement, d'où, comme résultat, un cadre unique : la Société-Etat.

Donc, quand nous disons Société, nous entendons l'Etat, tous les états : la violence organisée et légalisée, l'oppression de la tyrannie gouvernementale, les lois et l'éducation sociales, tous les autres dogmes imposés par la force et par le respect.

L'influence exercée, dans le cours des temps, par cette morale sociale (?) a étouffé chez les hommes toute initiative intelligente. Elle a tué en grande partie le sentiment de l'individualité consciente et l'a remplacé, dans la plus grande majorité des cas, par une complète insensibilité spirituelle, par la misère morale, une superficialité générale et la plus rebutante passivité.

L'éthique humaine a fait son temps, parce qu'elle a été trahie, flétrie, déviée par les hommes dont nous venons de parler, tous docteurs ès-lois et morales sociales, lesquels vilipendent, raillent et condamnent les actes de dignité, les gestes fiers et nobles de ces quelques-uns, auxquels le tempérament altier ne permit pas de se rouler dans la fange et l'opprobre de la médiocrité.

Ce sont les individus qui font la Société et non la Société qui fait les individus. Fort bien. Mais quels individus? Les unités humaines qui ont conscience de leurs actions personnelles sont-elles libres de parler, d'écrire, de se mouvoir? Les trouve-t-on à la tête d'un pays ou d'une nation pour guider vers le mieux et le beau les penseurs, les artistes, les poètes, les rêveurs? Certes non. Les conducteurs de peuples sont des nullités couronnées par la grâce de l'hérédité, des arrogants, des bourreaux, des fraudeurs de la bonne foi populaire. Un chef de tribu des temps antiques était bien supérieur aux tyrans d'aujourd'hui (il avait entre autres choses l'avantage d'être connu de ses sujets). Ces derniers, appuyés sur la grande majorité amorphe et misonéiste, régissent les actes et le sort de tous — contraints bon gré mal gré de subir les violences et les volontés du crime organisé et codifié. Voilà la Société.

Nous condamnons et combattons cette Société étatisée parce qu'elle est infâme, hypocrite et vile — corrompue, fausse et immorale. Parce qu'au nom de la liberté, elle enchaîne la liberté et produit l'esclavage; à qui demande ou cherche à se procurer le droit à la vie, elle donne du plomb ou le bagne, alors qu'elle récompense et exalte les grands voleurs légaux. Elle protège et paie ses serviteurs, ses mercenaires pour mettre à mal les honnêtes et les libres : ceux qui ne veulent rien savoir de ses lois et de ses morales. Ceux qu'elle ne réussit pas à égorger ou à incarcérer, elle les qualifie de hors la loi ou de bandits. Si celui-là qui a travaillé toute sa vie se décide — avant de s'en aller fermer les yeux en quelque hospice — à s'approprier une partie infinitésimale de son produit, le voilà empoigné et enfermé comme un délinquant vulgaire; celui-ci qui l'a dépouillé du premier au dernier jour du fruit de sa sueur, lui niant le pain, le savoir, les vêtements, le repos, l'amour; celui-ci donnera tous les vingt ans cent écus pour une œuvre de philanthropie, et il passera pour l'homme le plus généreux du monde.

Nous ne ressentons que mépris pour cette Société homicide et sanguinaire, où fleurit le fascisme et ses chemises noires, le Ku klux klanisme et ses cagoules — tant d'autres prétoriens et malvivants asservis à l'or et à la gloire des puissants. En quelle estime tenir une Société où le lynchage devient un sport; qui peut nous offrir comme produit caractéristique une foule de fanatiques assouvissant sa soif de meurtre en aspergeant de benzine et en brûlant vif un malheureux innocent?

Oui, nous ne sentons que mépris profond à l'égard de cette masse populaire bêlante et lâche; hier antimonarchique et révolutionnaire, comme en Italie, aujourd'hui jetant des fleurs sur le passage du char où le tyran se pavane en livrée grotesque. Nous n'éprouvons que haine et nausées à l'égard d'une Société formée d'êtres inconscients, malléables, humbles, tout estomac, sans personnalité et sans caractère, abjects et résignés.

L'aspiration, le but de l'anarchiste, c'est de vivre sa vie indépendamment de la Société; mais puisqu'elle nous interdit la plus légère manifestation de notre être, à titre de rétorsion et de réaction à l'offense qui nous est faite, il ne nous reste plus qu'à répondre à notre tour à l'offense par l'offense... Rien ne mérite d'être épargné.

Puisqu'en France, on ne permet pas à dix humains venus des différentes parties du monde de se réunir pour discuter et s'efforcer de jeter de la clarté dans ce monde enténébré et douloureux; puisqu'en Espagne il n'est pas permis à un travailleur d'avoir un idéal, de lutter et de combattre pour lui sans courir le risque d'être déporté à vie ou fusillé sur le champ; puisqu'en Italie, il n'est pas possible de chanter une chanson, ou de porter dans sa poche un journal, ou d'avoir chez soi un livre qui ne porte pas l'estampille du licteur, sans courir le risque d'être purgé, bâtonné, maltraité, tué même; puisqu'en Bulgarie le seul fait d'être anarchiste implique arrestation et fusillade en masse dans les cours des casernes comme des chiens enragés; puisqu'en Russie, il n'est pas permis de secourir les compagnons prisonniers du régime, d'imprimer un livre ou de publier un journal sans risquer d'être banni ou encore déporté dans les îles glacées de la Sibérie du Nord; puisqu'au Japon, professer les idées anarchistes veut dire persécutions, arrestation, étranglement de vive force dans les chambres de sûreté de la police; puisque dans tous les coins du monde, il n'y a pas de place pour nous, qu'on nous veut mettre hors la loi, exterminer, eh bien! il ne nous reste qu'à prendre à partie cette société oppressive et mortifère.

Ceci pour notre bien, pour notre vie, pour conserver les quelques miettes de liberté conquises pour nous par ceux qui nous précédèrent.

L'attaque doit être serrée, tenace, inflexible, inexorable. Dirigée contre toutes les institutions sociétaires : Etat, Eglise, Patrie, grands mensonges s'il en fut jamais. Menée contre tous ses organes directeurs et exécutifs. Personnels et impersonnels. Il n'est pas difficile d'individuer ses points les plus vulnérables. Le but est de rendre indésirables les positions, les situations de chef d'Etat, ministre, député, magistrat, capitaliste, mouchard, etc., etc.

L'anarchisme n'est pas la démocratie — ô compagnons, ô compagnes. L'un est l'antithèse de l'autre et *vice versa*. Il n'y a donc rien à réviser. Rien à ajouter, rien à enlever. *Impossible de discipliner l'indisciplinable, de domestiquer l'indomesticable.*

Si construire la Société Future peut être suggestif au point de vue artistique, n'oublions pas qu'avant toute autre chose, il est nécessaire de créer et développer parmi nous une psychologie rebelle, dynamique, d'une nature telle qu'elle détruira et ensevelira pour toujours toutes les traditions séculaires et ataviques dont nous sommes encore trop imbus, anarchistes, mes camarades.

Si le courage nous manque pour nous engager sur cette voie — eh bien, au lieu d'essayer de diminuer, mitiger, fausser, dévier, *taisons-nous* plutôt.

Nous n'avons pas soif d'exploitation, d'autorité, de pouvoir — nous avons une soif ardente d'amour profond, de liberté, de lumière.

RAFFAELE DE RANGO.

«l'en dehors» *est en vente :*

A PARIS : Vis à vis de la Bourse du Travail (angle de la pl. de la République et de la r. du Château d'Eau) — Librairie des Vulgarisations sociales, 39 r. de Bretagne — vis à vis du 2, rue St-Denis (place du Châtelet) — du 42 et du 72 boulev. Sébastopol — du 8 boulev. St-Denis — du 21 boul. St-Michel — A la Librairie Sociale, 9 r. Louis Blanc — 98 r. de la Convention — 123 aven. Jean Jaurès — 2 bouf. St Martin — rue des Colonnes (coin r. de la Bourse) — 113 r. Duhesme — 5 rue Joseph Dijon.

Boulogne-Billancourt : 100, av. de Versailles. — Argenteuil : route d'Enghien (près pass. à niveau).

Souscription permanente : Nos amis se rappelleront que l'appoint des souscriptions est essentiel tant que nous n'aurons pas davantage d'abonnés pour assurer la parution de *l'en dehors*.

Vous êtes-vous réabonné ?

L. DE LAERE : *Une Petite P. T. T.* — Une histoire de sirène, de petite femme rosse, de jeune rouée qui tient en ses griffes, sous ses serres, un vieux mondain veuf et sentimental, qu'elle berne et martyrise à volonté. Pierre Louys nous avait servi cela, et en mieux, dans « La Femme et le Pantin ». Edition de la « Pensée Française »: 8 fr. franco.

ROLF ENGERT. **Die Freiwirthschaft** (*L'économie libertaire*). Expression pratique de la philosophie stirnerienne. Conférence faite le 26 novembre 1876 d'après l'*Unique et sa propriété*, au premier congrès individualiste européen à Berlin. (Edition de *Freiland-Freigeld*). Sur la couverture de cette brochure, on lit que l'*Unique* a été traduit 7 fois en russe; 2 fois en anglais, français, italien, espagnol; 1 fois en danois, suédois, hollandais.

Madeleine Gautier : *Satan, qui le connaît?* (6 75) — Colette : *Dialogue des Bêtes* (2 25). — Editions Baudinière.
Arnold van Gennep : *Le Folklore* (collection de « La Culture Moderne ») — André Gide : *Lafcadio* (collection « Les Contemporains ») — Chaque volume : 2 15. (Série recommandée).
Paul Passy : *Le culte public*, chez l'auteur : Liéfra, par Fontette (Champagne). — P. Montclair : *Le vrai caractère de Jésus* (Editions de l' « Idée Libre »).
Renzo Novatore : *Verso il nulla creatore*, Roma. — Alfonso Schmidt : *Brutalidade* (Contes), Santos.

Œuvre internationale des Editions anarchistes
14, rue du Repos — PARIS (20e)

On nous annonce la création d'un organisme nouveau appelé à contribuer puissamment à la diffusion des idées anarchistes dans un grand nombre de pays : l'*Œuvre internationale des Editions anarchistes*.

« *Nous voulons mettre à la portée des révolutionnaires de toutes langues et de toutes nationalités l'exposé des principes et des méthodes d'action que les ouvrages anarchistes ont pour objet de vulgariser dans le monde*, car le mouvement anarchiste souffre de l'isolement relatif dans lequel se meut le mouvement libertaire de chaque pays.

« Nous allons vivifier et seconder l'effort de redressement et le travail de véracité que les anarchistes accomplissent, dans leur pays respectif, *en mettant à leur disposition, et dans leur langue, les meilleurs ouvrages de propagande*.

« Notre désir est de seconder les généreux efforts des *œuvres* déjà existantes, et de prendre place à côté d'elles.

« Nous n'avons pas l'intention de centraliser la production littéraire anarchiste, encore moins voulons-nous la monopoliser.

« Nous prions les camarades en possession d'un ouvrage terminé ou en préparation, de nous en informer et de nous donner tous renseignements utiles sur ledit ouvrage.

« Nous sollicitons tous les concours d'ordre technique et toutes les aides morales. Les uns et les autres seront accueillis par nous avec gratitude et cordialité.

« Toutefois, nous ne sollicitons aucune contribution financière. Nous n'ouvrons pas de souscription. »

Telle est, dans les grandes lignes, le programme d'action des camarades qui ont assumé la responsabilité de cette œuvre dont le siège est *14, rue du Repos, PARIS (20e)*. C'est là que la correspondance doit être adressée au nom de FERANDEL.

Pour la vie du journal :
Souscriptions reçues depuis le dernier numéro :

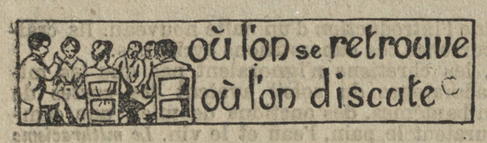
Souscription permanente. — Louis Gaston, 9. G. Renaudat, 4 Salvador Guisti, liste n° 290, 20. Febo, 10. Kistler, 5. Collecte r. du Château d'eau, 13 35. Anonyme, 2. Augouin, 1 75. Th. Delamour, 3. Frauchiger, 1 50. Hennequin-Dupré, 5. Frederick Coda, 36. Victor Ferraru, 10. Murgadella, 5. Jules Chalon, 3. Francine et Ovide, 5. A. Belverge, 15. Gauzy, 6. Foncette et Renaud, 25. H. Perez, 3. Marc, 4. Stephen Mac-Say, 10. Decayeux, 1. Maxime Marchand, 2. France Godfroy, 4. M. V., 2 50. Marie Craco, 1. Berthe Thaut, 1. Léonie Marchal, 1. G. Guitton, 1. A. Verhaeghe, 1. René Boulet, 1. Joseph Freppaz, 4. André M., 5. Lemoine, 4. L. Chedeau, 5. Bonniel, accepter 2 jours de pension, 16. Total : **246 fr. 10.** (Liste arrêtée au 31 mai 1924).

BARDINA. — Le camarade de Vienne n'est plus en Europe. J'ignore son adresse actuelle.

JE DÉSIRE entrer en relations avec une camarade de 20 à 25 ans pour vivre à la campagne. Galilée Bardina, La Rouvierette, près Alais (Gard).

PAS DE MOUCHES grâce aux portières en perles et bambou. — Propreté et libre circulation de l'air et de la lumière. Se renseigner auprès de MARC (abonné à *l'en dehors*), rue Vigan, *Béziers* (Hérault).

Camarade CHAUFFEUR DE TAXIMÈTRE, garage Levallois-Perret, d. trouver copain de cette localité pouvant lui céder un lit de temps à autre. H. PEREZ, 21, rue de Cotte, Paris (12e).



PARIS. — **Les Compagnons de *l'en dehors*** se réunissent le 2e et le 4e lundi du mois, *Bar des Aviateurs*, 51, rue du Château-d'Eau, à 20 h. 1/2 (métro Château-d'Eau).

Lundi 9 juin : La philosophie de William James : *Le Pragmatisme*, par Roche.

Lundi 23 juin : *Les rois de la Métallurgie*, par Poirey-Clément.

Lundi 14 juillet : *Anarchistes et bourgeois*, par E. Armand.

Dimanche 8 juin, journée de plein air dans les bois de Verrières. Rassemblement à *Bièvres*, aux AMIS DE LA FORÊT. — Rendez-vous à la gare Paris-Luxembourg (coin boulevard St-Michel et rue Gay-Lussac), à 9 h. 45.

A 14 h. 1/2 : « ***Un épisode de la révolte des paysans en Flandre : Les Loïstes*** », par E. Armand.

Grupo Libertaria Idista. — Ceux d'entre nos lecteurs que la question intéresserait sont prévenus qu'il existe un groupe idiste, composé exclusivement d'individualistes ou communistes anarchistes. Ce groupement englobe tous les camarades résidant en France. Pour tous renseignements, s'adresser à Jules Vignes, à Saint-Genis-Laval (Rhône) (par correspondance). Cours gratuit de langue internationale Ido, fonctionnant toute l'année au siège du groupe à l'adresse ci-dessus.

Au lieu de vous servir de banales cartes postales, achetez donc les nôtres, ce sera faire de la bonne propagande et nous apporter en même temps une aide appréciable.

NOUS ENVOYONS contre 4 fr. (franco et recommandé) des collections de *l'en dehors*, premier format, nos 1 à 16/17.

— La recommandation des imprimés, ayant été portée de 0 fr. 40 pour le régime intérieur et à 0 fr. 75 pour l'extérieur, prière d'en tenir compte pour l'envoi des ouvrages que l'on désire recevoir recommandé.

Un grand nombre de Préjugés règnent à l'endroit de l'Individualisme considéré au point de vue anarchiste
Pour les dissiper, procurez-vous et répandez nos Tracts et nos Brochures

	francs
par E. Armand	
La Valeur et les conséquences de son abolition	0 25
Mon pt de vue de l'anarchisme individualiste	0 15
L'anarchisme comme vie et comme activité.	0 10
Les ouvriers, les syndicats et les anarchistes	0 20
La vie comme expérience. Fierté	0 20
La procréation au pt de vue individualiste	» »»
Les besoins factices, les stimulants et les individualistes	0 10
A vous, les humbles (placard pap. couleur)	0 20
Le plus grand danger de l'après-guerre	0 25
Lettre ouverte aux travailleurs des champs.	0 25
L'Illégalisme anarchiste, le mécanisme judiciaire et le point de vue individualiste	0 30
Amour libre et Liberté sexuelle. Variations sur la volupté	0 55
Mon athéisme	0 15
Est-ce cela que vous appelez « vivre »? — La Ruse. — L'en dehors (en français et en *ido*)	0 15
par Benj. R. Tucker	
Ce que sont les anarchistes individualistes.	0 10
par Voltairine de Cleyre	
L'idée dominante (Edition augmentée)	0 20
par Albert Libertad	
La joie de vivre	0 20
par Gérard de Lacaze-Duthiers	
Les vrais révolutionnaires, les 3 exempl.	0 15
par Alba Satterthwhaite	
Le Grand Fléau : Le Christianisme. Si j'étais Dieu	0 10
"Notre" Individualiste (texte français et *ido*). "Pour la fin de la guerre"	0 10

Les 22 brochures ou tracts franco : 2 fr. 75. (sous enveloppe : f. 3,00)

Collections

par delà la mêlée, nos 11 à 42	7 50
l'en dehors, premier format, no 1 à 16/17	4 »
Cartes postales, la série de 10	1 »
— (5 séries)	4 »
Piqûres d'aiguilles, 10 feuilles (140 textes)	1 »

Service de Librairie

Nous demandons un délai de quelques jours pour l'expédition des volumes. — Les bénéfices résultant de ce service sont consacrés à nos éditions ou sont versés à la caisse du journal. — *Joindre le montant de l'envoi en faisant la commande.*

Dr A. GAUDUCHEAU. — *Contre un fléau*	5 »
A. DÉJACQUES. — *A bas les chefs*	0 15
P.-J. PROUDHON. — *Qu'est-ce que la Propriété? La Propriété fille du travail*	0 25
RENÉE DUNAN. — *La culotte en jersey de soie.*	6 85
HERBERT SPENCER. — *Le droit d'ignorer l'Etat*	0 25
FRANZ D'HURIGNY. — *L'Histoire de la Musique des origines à nos jours*	3 65
EPICTÈTE. — *Petit Manuel*	0 25
LÉON TOLSTOÏ. — *Ma vie*	6 75
LIONEL D'AUTREC. — *L'Outrage aux Mœurs*	6 50
GEORGES VIDAL. — *Devant la Vie*	5 »
CAMILLE SPIESS. — *Ainsi parlait l'Homme*	5 15
MAHÉ (Anna). — Hérédité et éducacion	0 35
MIRBEAU (Octave). — Grève des électeurs.	0 15
NETTLAU (Max). — Responsabilité et solidarité dans la lutte ouvrière	0 15
MELIA. — Idées de Stendhal	6 25
— La vie amoureuse de Stendhal	6 25
MÆTERLINCK (Louis). — Péchés primitifs.	6 25
MÆTERLINCK (Maurice). — Trésor des Humbles	7 50
MANTAGEZZA. — Physiologie du Plaisir.	12 50
MARCEL. — Industries artistiques	8 »
MARTIN. — Histoire des Monstres	9 50
MALATESTA (Errico). — Das Leben eines Anarchisten	10 »
— — L'Anarchia	2 50
MARRO. — Puberté chez l'homme et la femme	25 »
MUSSET. — Plus belles pages	6 50

Dites-moi, combien d'abonnés avez-vous amenés au journal ?

L'ILLÉGALISME ANARCHISTE, le mécanisme judiciaire et le point de vue individualiste, par E. ARMAND. — Exposé, examen, discussion de la thèse de l'illégalisme anarchiste; réserves et mises en garde indispensables; critique raisonnée du mécanisme judiciaire. On a tenu à y joindre quelques poèmes de l'auteur, composés durant un séjour à la Santé en 1907. Prix franco : 30 centimes.

MIEL. — Tous les camarades qui apprécient les vertus du miel et son rôle bienfaisant dans l'alimentation pourront s'en procurer, à des conditions spéciales, en s'adressant à **STEPHEN MAC SAY**, apiculteur, Place Nicochet, Chartres. Ils recevront franco — indiquer gare — (domicile, 1 fr. 50 en plus), boîte métal de **5 ou 10 kilos** (brut pour net) contre mandat de 30 ou 58 francs — chèques postaux : Paris, 1er arrondissement, 541.02 — Demander prix pour colonies et étranger.

Ainsi chantait un "en dehors"
par E. ARMAND

Les meilleurs, les plus expressifs, les plus vivants des poèmes, poésies, proses rythmées composés par l'auteur depuis 1902.

Un volume de 150 à 175 pages, sur beau papier, tirage soigné.

Bulletin de Souscription

Nom et prénoms _____

Adresse complète _____

(Ecrire très lisiblement).

Nombre de volumes souscrits à 5 francs l'exemplaire _____

Découper ou recopier le bulletin ci-dessus et l'envoyer accompagné du montant à E. ARMAND, 22, cité Saint-Joseph, Orléans

Souscriptions reçues depuis le dernier numéro :
141. Marc Somon. — 142. A. Belverge. — 143-144. Eusèbe Bouche. — 145. Alexandre. — 146. Hoche Meurant. — 147. José Domenech. — 148. Tourret.

Il reste encore 350 souscriptions environ à trouver.

Le Gérant : A. MORAND.

Imp. Coop. "LA LABORIEUSE"
7, rue du Gros-Anneau, ORLÉANS